

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 11

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tes, ses protestations, sa tendresse profonde. J'espérais par moments, je commençais à avoir confiance, car je croyais voir Rose s'ébranler, rougir, baisser les yeux.

Lorsque j'eus achevé, elle garda un instant le silence, et me répondit à la fin, d'une voix tremblante d'abord, puis mutine et plus décidée :

— Non, cela ne se peut pas, voyez-vous... Si ce pauvre garçon est malheureux par ma faute, je me le reprocherai fort et longtemps. Mais je ne veux pas le tromper ; je ne veux pas me marier pour risquer de me trouver ensuite ennuyée, malheureuse... M. Morel est bien bon et bien savant, c'est vrai ; mais il est si gêné, si sérieux, si maladroit ! Quand il serait mon mari, je suis certaine que j'aurais à rougir, chaque fois que j'irais en société avec lui... Et puis, il nous faudrait attendre si longtemps qu'il sortit de cet enfer de pensionnat ! Et encore où irions-nous alors ! Dans quelque vilain trou, qui sentirait les vaches, les choux et le fumier, et où l'on ne verrait que les paysans à la charrue et les bambins de l'école... Quel agrément, quelles distractions aurait-on là, bon Dieu ! Non, non, je ne pourrais jamais, jamais m'y décider. Monsieur Morel exerce une profession beaucoup trop désagréable. Pourquoi ne s'est-il pas fait commis, au moins ?

— Mais, quand on est orpheline, et seule, et sans fortune, il n'est pas facile, je vous assure, de pouvoir choisir un mari selon son caprice ou son goût.

— Oh ! que si ! On le peut toujours, à mon âge, — répliqua-t-elle, en se redressant pour jeter un regard fier sur ses petites mains blanches, sa taille fine et sa jolie robe de chiné noir et gris. — Je sais bien, Madame, que les relations et la fortune sont de grands avantages. Mais enfin la jeunesse, la... tournure, et l'a... l'amabilité, y sont aussi pour quelque chose... ces avantages-là peuvent servir. Je calcule vite, je m'habille bien, j'ai une jolie écriture : c'est tout ce qu'il faut pour tenir un comptoir, une caisse, si j'épouse... un commerçant... N'est-ce pas là une vie agréable, Madame, dites-le-moi ? Etre toujours bien mise, toujours en vue, avoir sans cesse de beau monde et de jolies toilettes sous les yeux ? Sans compter un mari, élégant aussi, gracieux, bien aimable. Cela ne vaut-il pas mieux, dites, que d'épouser un pauvre instituteur, timide, ennuyeux et perpétuellement gêné ?

(A suivre)

Lo dinâ d'on notéro.

On djeino valottet que son père avâi einviâ dè mettrè dein lè z'écrotourès, avâi étâ pliâci tsi on notéro iô lâi avâi dza dou z'appreintis gratta-papâi. Lo premi dzo que l'arrevâ, quand l'eut fé cognessance avoué sè nové camarâdo, ye demandé âo pe vilhio dâi dou :

— Est-te qu'on est bin nourrai tsi lo patron ?

— Eh bin, vouaïque, lâi repond l'autro, on tsancro dè farceu, on lâi est pas pî tant mau ; dâi dzo que y'a cein va bo et bin ; mâ dâi z'autro iadzo no baillè on

espèce dè ragout que, ma fâi, faut pas être tant dolliet et ni tant molési po s'ein repêtrè ; mâ tot parâi on finit pè lâi s'acoutemâ après on part dè dzo.

— Et qu'est-te què cè ragout ?

— C'est dâi bots.

— Câise-te, dâi bots.

— Et oï, ma fâi. Y'a on grand étang à renaillès âo bas dâo prâ, iô lè va queri ; adon lè met dein lo mortâi, et avoué lo pelon, l'ein fâ dè la papetta po lo ragoût.

— Pouach ! eh bin n'est pas mè qu'ein vu medzi.

— Oh bin te vairé. D'a premi, petêtrè que te vas renasquâ on bocon ; mâ te vâo prâo t'accoutemâ.

— Jamé dè la viâ !

L'est bon. A midzo on lè criè po allâ dinâ et lo nové venu sè recoumandé à l'autro dè lâi fêrè signo ti lè iadzo que y'arâ su la trablia dè cé ragoût dè bots.

Orâ, m'einlêvine se lo premi dzo la bordzâise n'apportè pas onna pliatêlâ dè ragoût. C'étâi on resto dè bouli que l'avâi copâ pè bocons et mœlliâ avoué dè la sauce, que cein étâi adrâi bon. Lo farceu, qu'étâi achetâ à coté dâo novice, lo bussé avoué lo càodo et lâi fâ signo po lâi derè : « L'ein est. »

Tsacou sè sai su se n'assiéta ; mâ quand on passé lo pliat âo petit lulu, ye remachè et n'ein vâo rein.

— Mâ, lâi fâ lo patron, vo faut vo servi ; âo bin se vo n'âi pas fan ?

— Què oï, sè repond'lo petit luron ; mâ n'âmo pas les bots !...

Quand la cein oïu, lo notéro et sa fenna ont cru que lo compagnon étâi fou, mâ quand l'ont vu lè dou z'autro sè toodrè lè coûtès et sè fêrè mau âo veintro à foorcè dé recaffâ, sè sont démaufiâ dè la farça, sè sont met à rirè assebin, et lo dzouveno lulu qu'a comprâi que n'avâi étâ qu'on bobet dè crairè lè dzanliès dè son chenapan dè camerâdo, est venu rodzo qu'on pavot et a djurâ dè ne pas mé attiutâ cé gaillâ.

Premières fleurs. — Un dè nos abonnés, M. Reuteler, de l'Hôtel du Midi, à Glion, vient de nous adresser une caissette qui, à l'ouverture, nous a fait une bien agréable surprise : Un délicieux petit parterre de fleurs coquettement arrangé, où le perce-neige, la primevère, la gracieuse hépathique au feuillage trilobé, et la petite gentiane bleue, mélangent leurs fraîches couleurs.

Nous remercions vivement notre abonné de cette aimable attention, et nous désirons qu'à côté des poétiques impressions que font naître en nous ces charmantes messagères du printemps, elles soient pour la belle et attrayante contrée où leurs corolles se sont épanouies, les précurseurs des nombreux hôtes qui viendront y passer une partie de la belle saison.

Une drôle d'aumône. — Un nouveau journal, *La Vie de famille*, raconte que le prince Kropotkine étant à Genève, avait une façon toute particulière de faire l'aumône à ses compatriotes dans le malheur. L'un d'eux, panné comme un gueux, ne le quittait pas d'une semelle ; le prince flairait un espion russe. Il se souvint à point d'un article tout particulier des lois genevoises. Et la première fois qu'il rencontre son homme, il lui administre une giffle à renverser la statue du duc de Brunswick. Le proscrit se révolte ; mais le prince lui glissant une pièce de 20 francs dans la main :

— Tenez, mon ami, voici la somme à laquelle je serais condamné. Autant que vous en profitez que le canton de Genève. Toutes les fois que vous aurez besoin d'un louis, venez me trouver.

Fin de siècle. — Une bonne grand-mère fait part à sa petite-fille des réflexions suivantes sur cette expression si souvent en usage dans la conversation depuis deux ou trois ans :

« Tu m'as demandé, chère Denise, de te dire ce que signifiait, au fond, le mot *fin de siècle* que l'on répète à satiété... Je suis d'autant plus à même de te l'expliquer que j'ai eu tout récemment l'occasion de l'étudier sur le vif, dans une soirée très nombreuse, chez ma cousine.

» Etre fin de siècle, c'est négliger tout ce qui, jadis, était réputé important, pour se consacrer à tout ce qui est frivole et inutile.

» C'est prendre conseil de ses goûts, les satisfaire en dépit de tous les obstacles, et se moquer du reste.

» C'est considérer tous ceux qui nous ont précédés dans la vie comme de purs radoteurs, qui, empêtrés dans les ramifications du devoir, n'ont sur toutes choses que des notions aussi fausses qu'absurdes.

» C'est mépriser tout ce que les siècles précédents ont produit en fait d'art, et porter aux nues tout ce qui est moderne, fût-ce inepte.

» C'est, en un mot, se montrer dans ses préférences, son langage, ses actions, à côté du vrai, en dehors du bon et du beau.

» Maintenant tu en sais autant que moi sur l'attitude *fin de siècle*. »

Voici un mode de scrutin fort original qui vient d'être appliqué en Australie, pour assurer la sincérité du vote :

Au fond de la salle du vote se trouvent huit cabines garnies de rideaux. Des bulletins portant les noms des candidats et des lignes en blanc pour tout autre nom, dans le cas où l'électeur aurait un candidat à lui, sont remis au président du bureau qui en donne un à chaque électeur. L'électeur prend le bulletin et se rend dans une cabine où il

marque d'un signe le candidat de son choix et rend le bulletin à l'un des assesseurs qui le met dans la boîte.

Mesdames, riez !

Un journal anglais avait raconté le fait, bien souvent rapporté, que les officiers de l'armée allemande portent des corsets. Un officier prussien lui ayant envoyé un démenti, un de ses abonnés lui a adressé une lettre dans laquelle on lit l'affirmation suivante :

J'ai été employé à Berlin dans un des magasins de bonneterie des plus grands et des plus connus; nous vendions des corsets pour dames, faits par des fabricants spéciaux, et nous faisons nous-mêmes des corsets pour hommes, dont nous vendions des quantités. La plupart étaient achetés par des officiers de l'armée allemande.

Je ne veux pas dire que tous les officiers portent corset, mais je peux dire, par expérience, qu'il y en a beaucoup qui, tenant à faire bonne figure, en portent.

Ces corsets n'ont pas la même forme que ceux des dames; ils sont beaucoup plus hauts, ont moins de baleines et sont fabriqués avec une étoffe spéciale très ferme.

Mots et locutions. — Pourquoi dit-on d'une personne sans grâce et sans aménité : « C'est un ours mal léché ? »

Il était de croyance autrefois que les petits de l'ours naissaient absolument informes, et que la mère ne les façonnait pour ainsi dire qu'à force de les lécher.

Rien de vrai dans la vieille opinion populaire, sinon que les jeunes oursons, qui, d'ailleurs, ne doivent jamais affecter une grande vitesse, naissent avec des formes massives; mais c'est l'âge et la langue de la mère qu'ils dégagent. Toujours est-il que la locution reste usuelle.

Le tapis sur lequel Hassan était couché était fait de peau d'ours, mais d'un ours bien [léché, dit Alfred de Musset, au début d'un de ses poèmes humoristiques.

Du salpêtre dans la conservation des viandes. — Le salpêtre est souvent employé pour la salaison des viandes, et quelquefois à des doses si fortes qu'il devient dangereux pour la santé. On a vu des cervelas très beaux et très appétissants produire de graves embarras dans les organes digestifs. La quantité de salpêtre nécessaire pour donner à la viande une belle couleur rouge sanguin, ne doit point dépasser 60 grammes pour la salaison de 50 kilogrammes de viande. Dans cette proportion, le salpêtre donne un bel aspect à la viande et n'est pas du tout nuisible à la santé. Ne dépassez pas ce chiffre de 60 grammes lorsqu'il vous plaira d'associer du salpêtre au sel de cuisine, dans la salaison d'un porc.

Livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: L'Espagne et le Maroc, par M. E. Rios; — Le progrès, nouvelle, par M. le Dr Châtelain; — Dans l'Afrique centrale:

L'Ouganda, par M. Aug. Glardon; — Pietro, scènes de la vie romaine, par M. A. Nervau; — Le lait et son industrie, par M. Edouard Lullin; — En l'an deux mille, par M. Constant Bodenheimer; — Le mouvement littéraire en Italie, par M. E. Rod; — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Le mot du logogriphe de samedi est truffe, dans lequel on trouve *foret, fût, turf et rue*. — Ont répondu juste: MM. Grivat, à Féchy; — J. Ogiz, à Orbe; — D. Mayor, à Echallens; — Akermann, cafetier, Lausanne; — Salle de Lecture, Lutry.

La prime est échue à M. D. Mayor, à Echallens.

Charade.

Mélant sa voix au son de la cithare,
Le roi David a chanté mon dernier;
En faisant mon premier quelquefois on s'égare;
On s'égare souvent en suivant mon entier.

Prime: Un objet utile.

Boutade.

Un condamné amené au Pénitencier est interrogé sur le travail qu'il préfère. Après avoir dit qu'il n'est ni cordonnier, ni tailleur, et ne connaît aucun autre métier de ce genre, il demande à être occupé comme voyageur de la maison.

Dumanel est en train de se régaler de grenouilles, dont il est très friand.

Un de ses voisins, qui n'apprécie guère ce mets, lui dit avec étonnement:

— Malheureux! tu manges des crapauds!

— Tant pis pour eusse, répliqua Dumanel entre deux coups de dents.

La petite Louise ne peut souffrir les gens âgés. Elle ne fait d'exception que pour son bon papa et sa bonne maman qu'elle adore. Et comme on l'interrogeait à ce sujet, voici comment elle résuma son sentiment:

— Enfin, dit-elle, j'aime mes vieux à moi; mais j'aime pas les vieux des autres.

On parlait l'autre jour devant un vieux monsieur, qui avait enterré trois femmes, des inconvénients résultant du mariage d'un veuf avec la sœur de sa première femme.

— Où voyez-vous des inconvénients, demanda-t-il? moi qui ai épousé les trois sœurs, je puis dire que j'ai fait par ce moyen une très grande économie.

— Laquelle?

— L'économie de deux belles-mères?

A la porte d'un théâtre de Paris, pendant un entr'acte. Un officier est accosté par un voyou:

— Donnez-moi votre contre-marque, colonel.

— Laisse-moi tranquille!

— J'ai jamais été au spectacle, mon général.

— Vas-tu me flanquer la paix?

— Ça vous portera bonheur, mon maréchal.

— En voilà assez, je connais ce truc-là!

— Mossieu l'a fait!

On lit cet écriteau à l'entrée d'un chemin conduisant au bord du lac:

« Il est défendu de faire aucun dépôt sur ce chemin sous peine d'amende et de se baigner sur la grève du lac. »

Un joli mot de M. Pailleron.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, faisant ses visites de candidat à l'Académie, arrive un matin chez M. Renan. Un domestique l'annonce. Le maître de la maison, qui travaillait dans son bureau, se lève, et après les salutations d'usage:

— Prenez une chaise, dit-il au visiteur.

— Pardon, répondit celui-ci, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander.

Un amateur, arrêté devant un tableau du Poussin représentant les sacrements du mariage, trouvait dans cette œuvre une foule de choses à critiquer: « Je vois bien, dit-il, qu'il est difficile de faire un bon mariage, même en peinture. »

En souscription:

FAVEY, GROGNOZ ET L'ASSESEUR

à la FÊTE DES VIGNERONS

et à l'Exposition universelle de 1889.

PAR L. MONNET.

Cette relation de voyage, qui sera mise très prochainement sous presse, formera un joli volume, illustré de nombreuses vignettes par M. E. DÉVERIN.

Prix pour les souscripteurs: fr. 1,60.

— En librairie, 2 francs.

On peut souscrire en s'inscrivant au bureau du *Conteur vaudois*, ou par *carte-correspondance*.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 26,75. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 47,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 103, — De Serbie 3 % à fr. 85, — Bari, à fr. 68, — Barletta, à fr. 43, — Milan 1861, à fr. 42, — Milan 1866, à fr. 13, — Venise, à fr. 26, — Port à la charge de l'acheteur.

J. DIND & Co, Successeurs de Ch. Bornand.
(ancienne maison J. Guilleud)

4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.